
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 20/1 (1993)

DOI: 10.11588/fr.1993.1.58155

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

En fin de compte, il s'agit d'une thèse riche et très dense, fournissant notamment des informations particulièrement utiles sur une série de personnages ayant joué un rôle dans la production littéraire lotharingienne, surtout aux X^e et XI^e siècles. En effet, si les scriptoria de l'époque carolingienne se limitent dans cette région aux abbayes de Saint-Nabor et de Hornbach, l'auteur a fort bien démontré qu'il n'est pas exagéré de parler d'une véritable «renaissance» littéraire à la fin du X^e et au début du XI^e siècle: tant à Mettlach qu'à Saint-Nabor, à Hornbach ou à Tholey, elle est manifestement liée aux courants de réforme lotharingiens et doit beaucoup au mécénat pratiqué par les évêques de Trèves et de Metz. C'est d'ailleurs également à des mouvements de réforme que sera ensuite liée l'abondante production littéraire du bas Moyen Age.

Travail de grande envergure donc que celui de Stefan Flesch et dont on recommandera vivement la lecture, mais dont la densité constitue peut-être en elle-même un défaut: ne conviendrait-il pas d'exploiter plus avant – particulièrement pour les X^e et XI^e siècles – les pistes déjà si judicieusement tracées? Nous ne pouvons qu'espérer voir l'auteur poursuivre dans cette voie.

Anne-Marie HELVÉTIUS, Bruxelles

Frankfurt am Main: Die Geschichte der Stadt in neun Beiträgen, hg. von der Frankfurter Historischen Kommission, Sigmaringen (Thorbecke) 1991, 630 p., 150 ill. (Veröffentlichungen der Frankfurter Historischen Kommission, 17).

Longtemps attendue, la nouvelle histoire de Francfort qui vient d'être publiée comble assurément une lacune. En effet, tandis que la mémoire de la ville avait été largement restituée jusqu'en 1914 par les travaux de Friedrich Bothe¹, Karl Bücher², Alexander Dietz³ ou Georg Kriegk⁴ – ne fallait-il pas retracer l'histoire de cette ville libre capturée par la Prusse en 1866? –, les destructions massives subies par les archives de Francfort lors des bombardements de 1944 ont pour un temps entravé les recherches. Récemment, la réorganisation des fonds opérée par Konrad Bund⁵ et les publications de sources, surtout dans le domaine politique⁶, ont fourni aux historiens la matière et l'occasion d'une nouvelle approche de l'histoire de la «capitale cachée» de l'Allemagne.

1 Fr. BOTHE, *Geschichte der Stadt Frankfurt*, Frankfurt/M. 1913.

2 K. BÜCHER, *Die Bevölkerung von Frankfurt am Main im 14. und 15. Jahrhundert*, Tübingen 1886.

3 A. DIETZ, *Frankfurter Handelsgeschichte*, Frankfurt/M. 1910–1924, 4 vol. (Rééd. Glashütten 1970).

4 G. KRIEGK, *Deutsches Bürgertum im Mittelalter*, Frankfurt/M. 1868 et: *Frankfurter Bürgerzwiste und Zustände im Mittelalter*, Frankfurt/M. 1862 (Rééd. Glashütten 1970).

5 K. BUND, *1436–1986: 550 Jahre Stadtarchiv Frankfurt am Main. Eine kurze Übersicht über seine Bestände*, Frankfurt/M. 1985 (Mitteilungen aus dem Frankfurter Stadtarchiv, 3). Un état documentaire des lieux qui remplace enfin l'ancien répertoire de R. JUNG, *Das Frankfurter Stadtarchiv*, Frankfurt/M. 1909, devenu caduc depuis la fin de la guerre.

6 D. ANDERNACHT, *Die Bürgerbücher der Reichsstadt Frankfurt 1311–1470*, 2 vol., Frankfurt/M. 1955–1978. K. BUND, *Findbuch zum Bestand Ratswahlen und Ämterbestellungen in der Reichs- und Freien Stadt Frankfurt*, Frankfurt/M. 1989. H. COING, *Die Rezeption des römischen Rechts in Frankfurt*, Frankfurt/M. 1962. G. DILCHER, *Zum Bürgerbegriff im späten Mittelalter. Versuch einer Typologie am Beispiel von Frankfurt*, Göttingen 1980. F. LERNER, *Die Frankfurter Patriziergesellschaft Alt-Limpurg*, Frankfurt/M. 1952. W. MORITZ, *Die bürgerlichen Fürsorgeanstalten der Reichsstadt Frankfurt im späten Mittelalter*, Frankfurt/M. 1981. G. RAUCH, *Pröpste, Pröpstei und Stift von Sankt-Bartholomäus in Frankfurt*, Frankfurt/M. 1975. A. WOLF, *Gesetzgebung und Stadtverfassung. Die Gesetze der Stadt Frankfurt im Mittelalter*, Frankfurt/M. 1969.

Les neuf contributions réunies par Lothar GALL, Président de la Commission Historique de Francfort, brossent ainsi le nouveau portrait d'une ville qui s'apprête à célébrer, en 1994, son 1200^e anniversaire⁷.

Castellum romain, cité palatiale carolingienne, ville d'Empire et de l'élection impériale puis ville libre et aujourd'hui métropole financière de l'Allemagne réunifiée, Francfort-sur-le-Main connut le destin paradoxal d'une cité riche et influente malgré son faible territoire, son régime urbain monolithique et la convoitise incessante de ses voisins. Au total, un itinéraire qui s'explique sans doute par une étonnante faculté d'ouverture au monde: ce faisant, elle est bien aussi un reflet de l'Allemagne.

Aux origines de la mémoire urbaine reconstruite par E. Orth⁸, le célèbre document de 794 signalant l'existence de *Frankonofurd*. Charlemagne a séjourné alors 9 mois sur les bords du Main et y a convoqué un synode pour résoudre une fois encore l'interminable querelle des images. Ce site défensif occupé depuis 3000 ans suivant les récentes fouilles archéologiques avait abrité, dès le milieu du I^{er} siècle ap. J.-C. une petite garnison romaine. Mais la place était surtout connue depuis le VI^e siècle ap. J.-C. comme un lieu de passage stratégique: ce gué des Francs (Franken-Furt), aux marges de l'influence saxonne, atteste bien la mise en place précoce d'un axe de circulation Nord/Sud de type rhénan au détriment de l'ancienne direction romaine Ouest/Est. Ainsi s'explique mieux le choix à la fois stratégique et économique de Charlemagne à la fin du VIII^e siècle en faveur d'une villa aussi chétive d'apparence comparée à la magnificence d'Aix-la-Chapelle: une volonté de rééquilibrage oriental dans une région riche en bois et en gibier.

Equipée d'un palais de 120 m de long flanqué d'une église consacrée en 852, Francfort devient le centre névralgique de la partie orientale de l'Empire morcelé. Toutefois, la ville ne saura pas conserver ce rôle de capitale virtuelle: délaissée par les Ottoniens (41 séjours seulement aux bords du Main) et les Saliens (6 séjours en un siècle) plus attirés par les rives méridionales de l'Empire, Francfort ne retrouve qu'au XII^e siècle la faveur des monarques qui y construisent un nouveau palais, et dotent la ville d'une enceinte derrière laquelle Frédéric II trouve refuge en 1246. Pourtant, en dépit (ou à cause?) de ce recul politique, – et ce point constitue un trait fondamental de l'histoire urbaine – les empereurs avaient compris dès le X^e siècle l'intérêt économique de ce site fluvial placé au cœur géographique des échanges continentaux de l'Occident. Désormais, sous la souveraineté et au profit du roi, constitution d'une administration municipale (Schultheißenamt en 1189 et Vogtei en 1194) et obtention de privilèges économiques dominant le cycle de la croissance urbaine favorisée intra-muros par une alliance précoce entre les ministériaux et les riches familles marchandes.

La coïncidence chronologique est frappante: le premier sceau de la ville date de 1219 tandis qu'en 1227 Henri VII fait de la foire d'automne, attestée dès le milieu du XII^e siècle, une Königsmesse. Ce n'est par conséquent pas un hasard si en 1241 Francfort devient l'une des villes les plus imposées de l'ancien Reich, loin devant ses consœurs de la Wetterau. Cette relation directe ville/empereur (on pense au concept de »Königsnähe« élaboré par P. Moraw⁹), à la fois moteur et condition de l'essor urbain, ne pouvait qu'être maltraitée par la montée des forces centrifuges sensible au sein de l'Empire dès le début du XIV^e siècle. En réaction contre un premier engagement (Verpfändung) de la ville par le roi, les *consules* désignent en 1311 deux

7 La Frankfurter Historische Kommission projette pour l'occasion la publication chez le même éditeur d'une histoire de la ville en plusieurs volumes dont les neuf présentes mises au point ne sont qu'une présentation et un schéma directeur.

8 L'auteur est spécialiste de l'histoire des »guerres privées« (Fehde) que Francfort eut à soutenir: elle en dénombre 229 entre 1380 et 1425.

9 P. MORAW, Reich und Territorium im späten Mittelalter. Prosopographische Untersuchungen zu Kontinuität und Struktur königsnaher Führungsgruppen, Heidelberg 1971, et le même, Von offener Verfassung zu gestalteter Verdichtung: Das Reich im späten Mittelalter (1250–1490), Frankfurt/M., Berlin 1989 (Propyläen Geschichte Deutschlands, 3).

Bürgermeister. Konrad Bund fait à juste titre de cette année-charnière une césure aussi forte que celle de 1866: entre ces deux termes se déploie la véritable histoire de la liberté urbaine de Francfort dans l'Empire (*reichsstädtische Geschichte*). En ce sens, l'acquisition par le Conseil des droits du roi sur la ville en 1376 fut plus une consécration qu'une amorce de l'autonomie municipale. Mais la relation à l'Empereur, protecteur et garant des libertés de Francfort et donc essentiellement de ses foires, reste forte: qu'il s'agisse de sa politique territoriale, de sa diplomatie, de son engagement aux côtés des grandes ligues urbaines des XIV^e et XV^e siècles, c'est toujours finalement le respect de la souveraineté impériale qui l'emporte et il faudra attendre la Réforme pour que cet axe de la politique du Conseil soit remis en cause. Les chiffres de la population sont, à Francfort comme ailleurs, un indice sûr des cycles de la prospérité: à son apogée au XIV^e siècle où Francfort retrouve l'éclat et la puissance du IX^e siècle, le commerce suit la pente du »mauvais« XV^e siècle et de 10000 habitants en 1387, le chiffre tombe à 7600 en 1499. La période moderne ne démentira pas cette corrélation: avec 12000 habitants en 1555, le niveau du plein XIV^e siècle est rattrapé mais à peine dépassé. Ce n'est qu'en 1620, au terme de trois décennies d'essor commercial, que le chiffre du XIV^e siècle est doublé, puis de 20000, retombe à 17000 à la fin de la guerre de Trente Ans. Jusqu'au XIX^e siècle Francfort ne fut donc jamais une grande ville, mais en revanche toujours active: dès le XV^e siècle, on n'y compte pas moins de 388 métiers. L'écart entre les fortunes y est prononcé comme dans toutes les villes où »s'épanchent l'or et l'argent de l'Allemagne« (jugement assassin de Luther sur Francfort en 1524). Plus frappante en revanche est la relative stabilité politique de la ville: les institutions centrées autour du Conseil dominé sans partage par l'oligarchie des grandes familles patriciennes (Heller, Knoblauch, Holzhausen, Rohrbach ...) traverseront sans dommage majeur la fin du Moyen Age ainsi que le siècle de la Réforme, pourtant fertiles en révoltes urbaines dans tout le reste de l'Occident. Francfort ne manquait cependant pas d'artisans prêts à prendre le pouvoir, ni de pauvres »Habenix« (ces oubliés de l'histoire seulement signalés par cette mention en queue de liste de l'imposition). Bien pire, dans cette ville d'Empire, plusieurs statuts juridiques cohabitent faisant des Beisassen (au sens propre, seulement des résidents) des citoyens de bas étage aux devoirs lourds et aux droits légers. Symbole aujourd'hui encore communément admis de ce que fut une ville libre d'Empire, Francfort à la vérité ne fut jamais tendre ni libérale envers les marges et les exclus de son droit commun. Il faut toutefois admettre qu'un consensus pluriséculaire s'est dégagé autour de la sauvegarde des privilèges toujours menacés de la ville, comme si chacun avait mesuré que la continuité oligarchique en était le prix à payer.

Dans un cadre général inchangé (Francfort n'a ni université ni archevêché), s'épanouit du XIV^e au XVIII^e siècle une véritable civilisation patricienne qui marque autant la culture (fêtes, pratiques religieuses, réseaux de sociabilité) que le paysage urbain (place du Römer, hôtels et cours des lignages, infrastructure commerciale) tel qu'il apparaît dans la célèbre gravure de Matthäus Merian de 1628. Malgré le passage de la ville à la Réforme, confirmé par les articles de 1525, et l'adhésion malheureuse à la ligue de Smalkalde, la ville ne change pas de monde pour autant: tout au plus l'expérience de la prospérité se fera-t-elle désormais dans la mixité confessionnelle, dès lors que protestantisme et fidélité impériale n'étaient plus incompatibles à partir de 1555. Au point même que, déjà siège de l'élection impériale depuis la Bulle d'Or de 1356, Francfort devint aussi ville du sacre, faisant de l'axe Saint-Barthélemy/Römer un lieu de mémoire de l'histoire allemande et, partant, un point de convergence politique des états et des diètes face à l'affirmation des tendances absolutistes au sein de l'Empire. C'est dans cette tradition d'ouverture et de rencontre issue de »l'apaisement« du second XVI^e siècle que naît, selon Anton Schindling, une atmosphère – bien entendu soutenue par l'essor de l'édition, Wechel, Egenolff et Feyerabend en tête – propice à l'échange des idées et, plus tard, à la réception des Lumières: Henri Estienne célébrait en effet Francfort comme l'Athènes de l'Allemagne, la ville servit de plaque tournante au refuge huguenot et Goethe insista maintes fois sur la sérénité et la tolérance de sa cité, gages de la réflexion et du travail intellectuels

(«Dichtung und Wahrheit»). Non pas que Francfort fût devenue au XVIII^e siècle une République avant la lettre – le patriciat y demeure tout-puissant, le régime politique ancien et les structures sociales très hiérarchisées (Goethe aussi de ce point de vue en est un reflet) –, mais sa position de carrefour commercial, sa spécialisation de plus en plus nette dans la finance internationale, l'essor de sa presse rendent la ville plus accueillante aux idées neuves. En effet, l'assoupissement relatif de Francfort dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle si durement stigmatisé par Schiller («une ville prosaïque»), ne doit pas masquer les élans du jeune siècle: sympathies initiales pour la Révolution, œuvre de Dalberg jusqu'en 1815, mouvement de 1833 et essor du Vormärz, réunion de la première Assemblée Nationale allemande le 18 mai 1848 dans la Paulskirche.

Le bilan tracé par Wolfgang Klötzer dans l'avant-dernier chapitre emporte finalement l'adhésion: cinq siècles de liberté d'Empire jalousement défendue par un patriciat certes conscient de ses intérêts mais toujours apte, en dernier ressort, à s'adapter aux changements, ont épargné à Francfort de grosses catastrophes économiques, militaires ou démographiques. L'annexion prussienne de 1866, dans ce contexte, apparaît bien pour Francfort comme l'écroulement d'un monde: la fin de la liberté municipale, la perte de l'autonomie financière et bientôt le rattachement à un Empire dont elle ne partage pas la philosophie politique. Mais surtout, la période wilhelmienne représente pour cette cité de 78 000 habitants en 1867 un saut forcé dans la modernité technique et industrielle. En 1910, la population atteint 414 000 habitants alors que trois siècles et demi avaient été nécessaires pour la tripler. Cernée désormais de banlieues ouvrières, dotée de la plus grosse gare d'Europe, d'un prestigieux opéra, d'une bourse et (enfin!) d'une université, Francfort devient derrière Berlin et Cologne la troisième ville du Reich.

Suite à l'éclipse prussienne, son contrôle redevenait, tout comme naguère pour l'empereur, un enjeu crucial. De 1918 à 1945, Francfort se confond de nouveau avec les destinées de l'Allemagne: les élections de 1920 rendent nécessaire, ici comme ailleurs, la coalition de Weimar jusqu'à ce qu'en 1930 le NSDAP devienne le deuxième parti politique de la ville. Avec 44 % des voix, le score des nazis aux élections de 1933 reflète la moyenne nationale. Sous la coupe réglée du Gauleiter Jakob Sprenger, Francfort allait pour la deuxième fois (mais de façon ô combien radicale) se voir dépossédée de sa mémoire et de sa singularité. Un seul fait résume dans sa dimension tous les autres: forte de 15 000 personnes en 1939, la communauté juive de Francfort, qui depuis sept siècles au moins contribuait à la vitalité de la ville, se trouvait en 1945 réduite à une centaine de membres. Cette éradication du passé urbain trouvait son pendant dans le paysage de ruines accumulées par les bombardements: ne subsistaient au centre de la ville que les fondations exhumées du vieux palais carolingien flanqué de l'église-mère de Francfort, tandis que la façade du Römer offrait au regard des passants les trous béants du balcon d'où l'empereur nouveau confirmait autrefois aux habitants leurs privilèges d'hommes libres.

Mais onze siècles de vitalité économique ne pouvaient être aussi facilement effacés: si Francfort manqua de peu d'accueillir le siège du gouvernement fédéral, sa bourse, ses foires et ses banques allaient en faire à nouveau un des centres vitaux du miracle allemand au point que le visiteur est aujourd'hui plus frappé par le skyline de «Mainhattan» que par la maison natale de Goethe.

Au terme d'une lecture qui permet de réévaluer bien des aspects jusqu'alors méconnus de l'histoire de la cité (le démarrage carolingien, la poussée décisive du XIII^e siècle, l'expérience de la mixité confessionnelle, l'actualisation napoléonienne, la modernisation forcée sous le règne prussien), on ne peut que souhaiter la proche publication des volumes annoncés. Ils combleront à n'en pas douter les quelques points laissés en retrait dans le recueil: l'occupation romaine et le sort de la *villa* entre les III^e et VI^e siècles, l'analyse fonctionnelle de la cité royale, les étapes plus proprement juridiques de l'émancipation municipale, et de manière plus générale la place trop exigüe accordée à une histoire des mentalités qui permettrait sans doute

de mieux expliquer encore l'étonnante stabilité du patriciat urbain dans des cadres pourtant rigides, souvent pesants, mais somme toute jamais gravement menacés car finalement acceptés par la majorité.

Pierre MONNET, Paris

Michel KAZANSKI, *Les Goths* (I^{er}-VII^e siècle après J.-C.), Paris (Errance) 1991, 152 p., numerous black and white illustrations.

M. Kazanski, chargé de recherche in CNRS, has provided an exceptionally valuable synthesis of his vast knowledge of Eastern European, Russian, and Central Asiatic archaeological scholarship in this brief but profusely illustrated treatment of the material civilization of the »Goths«. Following a very useful methodological introduction which outlines clearly the limitations inherent in the use of archaeological evidence, Kazanski systematically treats I. L'origine des Goths; II. Les Goths en Russie méridionale et sur le Danube inférieur; III. Les Goths au début de l'époque des Grandes Migrations; IV. Les Goths à l'époque des royaumes barbares. There is a good bibliography but the absence of footnotes marks the work as more useful to students than for scholarly research. The lack of an index is to be much regretted.

Kazanski effectively demonstrates the connection of the »Goths« to Scandinavia and, progressively, that they were based within the Wielbark and then the Tchernjahov cultures. However, two curious facts emerge in this context. First, the »Goths« are evoked perhaps most compellingly through the artifacts associated with female burials – a fact that would appear to continue into the seventh century – and secondly by the absence of a basic class of artifacts, i.e. iron objects, in general, and militaria, in particular. Within this contextual framework therefore, the culture of male »Goths« seems rather elusive. This curious situation is further exacerbated by the fact that during the great migrations and the establishment of the Romano-Germanic kingdoms in Italy, Gaul, and Spain, if not even from the beginning, there is considerable eclecticism as indicated by the artifacts and a pronounced tendency toward assimilation as indicated by the written sources. These tendencies raise serious questions concerning the *Zusammengehörigkeitsgefühl* among males whom we consider to be »Goths«.

In general, I have two major quibbles with ›Les Goths‹. First, I would like to have seen comparatively more attention given to ›les habitats‹ with a focus on crops, seeds, and other agricultural aspects of the culture in relation to such important topics as stock raising and human demography. Secondly, it would have been useful to have calculations regarding the value of the material wealth that was put into the graves with reference to indices such as replacement costs and the putative worth of such artifacts to the living.

As ›Les Goths‹ now stands, it will be valuable for teaching purposes and deserves translation into both English and German. However, with this work, Kazanski has provided the base for a fully developed archaeology of the Goths. This would require the inclusion of a fully documented footnote apparatus along with the airing of various controversies in detail, and the introduction of the quantitative data base, depicted with charts and graphs, upon which the vast panoply of generalizations sustaining the archaeology of the »Goths« rests. This quantitative work also must be assessed as to its significance from a statistical perspective. In short, the reader should be shown when a putative quantitative generalization rests upon statistically significant data as contrasted to the educated »guesstimate« of the experienced scholar working from anecdotal evidence. A new revised edition of ›Les Goths‹ intended primarily for an academic audience would be a worthy companion to Wolfram's monumental ›Geschichte der Goten‹, and Kazanski is very well positioned to do the job.

Bernard S. BACHRACH, Minneapolis